

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le monde est maussade en ce moment, et nous voudrions bien autre chose que les quelques bals et soirées promis par le monde officiel. Pourtant quelques sauteries intimes ont réuni une société d'élite dans les élégants hôtels du parc Monceau. Je ne sais si les jeunes filles s'étaient donné le mot, mais plusieurs portaient de très gracieux costumes noirs brillants de jais. C'était original, bizarre même; le premier moment de surprise passé, nous avons trouvé ces costumes très séyants; leur aspect un peu sévère disparaissait au premier regard jeté sur les jeunes visages des danseuses. Déjà nous avions vu les jeunes femmes porter au bal des robes de tulle et de dentelle noirs, mais des fleurs massées en pouf jetaient leur note vive dans cet ensemble triste; elles eurent beaucoup de succès. Depuis, la dentelle espagnole si fort en vogue a remplacé le tulle et le Chantilly.

La nouvelle mode que nous signalons n'a rien emprunté à son aînée. Le costume de mademoiselle de Br... était en tulle noir avec des volants froncés, bordés de trois courants en petites perles de jais et montés sur une jupe de taffetas noir. La tunique-pouf brodée d'un jeté de perles, se relevait dans une agrafe faite de nombreux rangs de perles. Corsage à pointe; au bord, un rang de grosses perles et une légère draperie au décolleté arrondi, que dépassait un plissé en tulle illusion. Dans les cheveux ondes, relevés à racine droite en genre casque, un



2276

Costume en satin et velours ciselé noir, pour jeune femme. — Costume en drap amazone myrte, pour jeune fille.

Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

peigne et des épingles en jais; l'éventail japonais à monture d'ivoire, incrusté d'insectes chatoyants, avec ses brillantes fleurs, disait que cette toilette était de fantaisie et non de deuil. L'amie de mademoiselle de Br..., également en noir et plus blonde que les blés, portait une robe en barège brodée, en soie de Chine,

de marguerites dont le cœur en perles de jais faisait le meilleur effet. Trois jupes en barège festonnées en soie, étaient posées sur un dessous de satin; la troisième relevée en tunique par des marguerites en jais formait un pouf accentué, serré par des attaches en ruban de satin noir. Corsage à pointe; le décolleté carré suivi par une broderie de marguerites, découpée au bord supérieur; ce bord faisait chemisette; même garniture à l'entournure. Cheveux ondes; derrière, un seul marteau largement ondé, retenu par des marguerites en jais; un pouf en ruban de satin caché dans le crêpe des bandeaux. Un ravissant éventail, une vue des Pyrénées signée d'un aquarelliste de grand talent et bien connu: M. Herst, avec une fine monture en nacre d'Orient.

Citons, en passant, le costume en tulle noir, brodé de roses en perles de jais, le corsage-cuirasse décolleté en tissu de jais brillant à faire cligner les yeux; une rivière noire en perles de jais taillées en diamant et montées à griffes, avec les boutons d'oreilles assortis; la coiffure très enlevée avec des coques crépées et des frisettes à la Reine Hortense. Grand succès pour madame la comtesse de B... qui paraît encore cette toilette exquise.

Terminons la série des costumes noirs en décrivant la robe de madame G... Jupe en Chantilly posée sur un dessous de satin noir, dont le bas était couvert de bouillonnés de tulle, qui continuaient en quille sur le côté gauche où la tunique se relevait par un nœud en large ruban de satin. Corsage en satin drapé d'une écharpe croisée et attachée, derrière, sur la pointe du corsage; les longs pans disposés en pouf étaient accompagnés de pans et de coques en ruban de satin. A l'entournure une ruche de dentelle, et à l'épaule des agrafes en jais. Coiffure Directoire, composée de frisettes accroche-cœur. Éventail en dentelle avec une envolée d'oiseaux-mouches aux couleurs vives, la monture en écaille.

Aux soirées, dont je parle, a reparu le quadrille des Lanciers qui révolutionna les mondaines lorsqu'il fit son apparition en 1854. On m'a raconté que les professeurs de danse ne pouvaient suffire aux leçons demandées et que le plus célèbre d'alors prolongeait les séances jusqu'à deux heures du matin et au-delà. On ajoutait que les jeunes femmes s'y donnaient rendez-vous après le théâtre et qu'avec leurs maris, la leçon des croisés, des saluts et de la promenade durait quel-

quefois deux heures! Une aimable mondaine de cette époque, me disait que ces leçons les amusaient plus que le bal, et qu'on les continuait alors même que l'on était fort savante en l'art de Terpsichore.

Il n'en est pas de même aujourd'hui où les maîtres à danser sont presque plus nombreux que les élèves. On redanse donc le quadrille des lanciers et l'œil s'en trouve satisfait. Sans être guindée, il faut un peu de dignité dans la tenue, bien qu'une certaine aisance soit nécessaire pour y figurer avec avantage; trop de laisser-aller rend cette contredanse vulgaire, surtout dans la figure de la promenade où la musique par un entrain un peu, un peu... endiablé, y prête beaucoup.

Les jeunes femmes et surtout les jeunes filles portent au bal le nœud-châtelaine; ce nœud cache un crochet où l'on suspend l'éventail. Il est bien entendu que cet éventail ne doit pas tomber bas sur la jupe et se trémousser aux mouvements de la danseuse; il se fixe là pour permettre d'écrire les invitations ou de prendre un rafraîchissement quelconque, ou pour se promener; mais non pas comme ornement.

La robe à traîne l'emporte décidément sur le costume court. On prétend que c'est raison d'économie! tant mieux, mais on nous permettra d'en douter. Nous revoyons donc tourbillonner ces longues queues dans lesquelles s'enchevêtrent les pieds des danseurs; bienheureux quand elles ne les font pas tomber, comme il est arrivé au comte de C. B., chez madame Ber... Le comte qui dansait avec la maîtresse de la maison s'en est tiré galamment, en se mettant aux genoux de sa danseuse, qui très aimablement lui a tendu les mains; une petite scène Watteau amenée par une chute. Je pense que ce soir-là beaucoup de jeunes gens ont envié le comte de C. B.

En fait de petite coquetterie, nous dirons que les jolis pieds portent le soulier à cothurnes, et qu'ils laissent le nœud ou le pompon à ceux qui doivent, par une supercherie quelconque, dissimuler leur longueur ou leur largeur. Sur un bas de soie uni, rien de charmant comme cet étroit ruban croisé. Nous vous parlons de cette fantaisie parce que les jeunes femmes qui la portent sont essentiellement élégantes et comme il faut; cela ne veut pas dire que l'on ne va porter que le cothurne; nous croyons, au contraire, qu'il ne sera porté que par le très petit nombre, mais nombre de choix.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27)

Costume en satin et velours ciselé noir sur fond ottoman. — Jupe en taffetas, au bas deux plissés en satin; au-dessus, ornement dentelé qui part d'un bouillon tendu en velours ciselé. Tunique en satin drapée régulièrement des côtés, avec pouf et longs pans relevés en coques. Le milieu froncé est traversé par un ruban de velours noir, qui passe alternativement dessus et dessous les fronces; au bord inférieur il retient un flot de coques. Corsage-jaquette en velours ciselé doublé de soie capucine, ouatée et piquée.

Au bord une frange en chenille. Col montant et manche ronde. Manchon en satin orné de dentelle et de ruban avec groupe de petits oiseaux.

Costume en drap amazone myrte pour jeune fille. — Jupe garnie, au-dessus de l'ourlet, de deux larges biais en velours espacés de cinq centimètres. Tunique-princesse fermée tout le long par de grands macarons en velours. Col, parement de la manche et poches en velours. Le drapé régulier se fixe sous le double pli creux fourni par le dos.



Falcomer imp. Paris.

4452

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS.

Rue Drouot. 2.

Coiffures de *M^{me} BENOIT* 8 place de la Madeleine - Corset de *M^{me} EMMA GUELLE* 11, Avenue de l'Opéra.
Parfums de la *M^{me} GUERLAIN* 15, r. de la Paix.

— Chapeau en feutre avec haute jarretière en velours, retenue devant par une touffe de plumes bleu ciel.

Costume de dîner en velours brique foncé. — Jupe en taffetas; au bas un plissé en velours surmonté d'un bouilloné sur lequel joue le bord, découpé en dents, de la tunique. Cette tunique est largement relevée des côtés, par des plis étagés, arrêtés sous le pouf, pouf qui s'agrafe sur

la basque du corsage. Le corsage montant, à basque ronde perdue sous le drapé de la tunique, est fermé par de beaux boutons en métal et traversé diagonalement d'une draperie qui part de l'épaule pour venir s'arrêter sur la basque à gauche; là elle est fixée par un nœud et une agrafe oxydée. Col montant. Manche arrêtée sous le coude.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4452

Costume en velours ciselé myrte sur fond ottoman et ottoman.

Jupe en velours ciselé, au bord un tuyauté en ottoman. La tunique en ottoman est relevée à gauche par des plis légers et un pli-godet. A droite une draperie part de la taille, elle est plissée de plis plats, et se relève sous le pouf, de manière à former comme des plis-arête. Le pouf, rapporté et agrafé sur la pointe du corsage, est en velours ciselé, de même que le corsage. Celui-ci est coupé verticalement par un ornement plissé en ottoman. A la manche ronde parement et plissé disposés en coquille. Collerette et sous-manche en crêpe lisse. — Bas de soie grenat. — Souliers en chevreau verni.



Costume en barège et satin crème pour jeune fille.

Jupe en satin plissée verticalement de plis creux. Tunique-princesse en barège. Cette tunique est indépendante du corsage au côté gauche, tandis que le côté droit, d'une seule pièce, est assez long pour former un pli qui vient se perdre sous la basque; d'autres plis la drapent en pouf. Le devant, genre blouse, est ouvert et croisé à la taille par une demi ceinture qui prend à droite, à la couture du dessous du bras, et qui s'arrête, sous une cocarde en ruban, au côté gauche. Une dentelle et un plissé de crêpe lisse le long du décolleté. A la manche ronde, draperie et volant de dentelle. — Bas de soie fraise écrasée et souliers en satin noir.

Costume en velours brique foncé, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

PENSÉES & MAXIMES

Comment oserions-nous juger les autres, quand nous sentons si bien tout ce qui leur manque pour nous juger?
(Comtesse Diane.)

Les blessures faites par les indifférents ne laissent pas de cicatrice.
(Id.)

Dans le monde, on juge souvent les gens d'après leurs prétentions et non d'après leur valeur.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.
(La Bruyère.)

CAUSERIE

Les empiètements du naturalisme : un scandale. — L'exposition de Grenier. — Mademoiselle de la Seiglière illustrée. — Décadence du Théâtre-Français. — L'Opéra en exil.



TOUT le monde sait que Thérèse, cette Muse puissante et grossière de la chanson, a réveillé les échos d'un café-concert après des années de silence et que sa voix si belle, servie par des dons naturels ou acquis, que mainte artiste pourrait envier dans de plus hautes sphères, a été acclamée par les fins dilettantes, par un public de choix qui a poussé l'enthousiasme jusqu'à braver des contacts populaires, l'odeur mêlée de l'absinthe et du tabac, pour entendre une fois de plus la grande diva des faubourgs.

Nous ne déciderons pas lesquels ont raison des fanatiques qui déclarent que Thérèse leur procure l'impression du sublime, ou des obstinés que rien, pas même le talent, ne peut réconcilier avec un genre aussi bas. Cette dispute serait renouvelée de l'Empire, qui vit entrer dans les salons la plus brillante des étoiles d'Alcazar, appelée tantôt à chanter devant de grands personnages, tantôt à initier certaines ambassadrices aux secrets de son art. Laissons Thérèse; nous n'avons prononcé ce nom que pour amener la question suivante qui recevra, croyons-nous, une réponse unanime. En admettant que comme Darcier, et plus que lui encore, l'interprète actuelle de la chanson rehausse d'un grain de génie les vulgarités de son répertoire, serait-il séant de transporter tels refrains qui peuvent à peine être nommés, dans le temple de la musique, Opéra ou Conservatoire?

Assurément un pareil scandale passerait ce que le bon goût et le bon sens, si affaiblis qu'ils soient chez nous, peuvent supporter. On n'a pas craint cependant de commettre une inconvenance de la même sorte à l'École nationale des Beaux-Arts, en recevant dans ces salles où n'avaient jamais été exposés que des tableaux dignes de servir de modèles à nos jeunes peintres, les toiles de Manet, si violemment discutées pendant la vie de ce prétendu maître. Maître, le mot seul fait hausser les épaules, appliqué à cet élève, le plus souvent maladroit, de Goya et de Courbet. On n'a pas eu tort, peut-être, d'exposer l'ensemble de son œuvre pour mettre fin, en la faisant connaître tout entière, aux engouements ridicules qu'avaient provoqués séparément deux ou trois morceaux restés célèbres.

Aujourd'hui l'opinion de tous les gens de bonne foi est établie. L'artiste, parfaitement estimable, d'ailleurs, dans sa vie privée, s'est égaré avec une constance et une volonté dignes d'un meilleur emploi, à la

poursuite d'un but dont il n'entrevoit pas les détestables conséquences : il a ouvert le champ au naturalisme le plus abject, en croyant rendre la vérité parce qu'il rendait la laideur. Habile à distribuer la couleur et la lumière, il a gâté par d'inexcusables licences et un désolant parti pris, les qualités que nous reconnaissons volontiers dans ses natures mortes d'abord, dans quelques souvenirs d'Espagne ensuite, même dans plusieurs portraits, parmi lesquels de jolies ébauches au pastel, fraîches et ensoleillées. Oui, l'exposition est utile, puisque l'on peut dire en sortant : — Capable de faire *ceci*, le malheureux a choisi de faire *cela*. Évitions son exemple. Mais encore fallait-il prêter à cette exposition un local approprié à son caractère ; encore fallait-il la loger dans l'équivalent d'un « Alcazar » ! Le cadre classique où elle fait tache devait se refuser à la contenir. Nous n'avons rien vu de plus choquant que l'affluence inusitée du public, le jour de l'ouverture. On se poussait, on s'écrasait, la foule débordait jusque sur le quai. Pareil empiètement ne donne-t-il pas l'idée d'un triomphe ? Jamais aucun des peintres célèbres, admis au même honneur, n'a été fêté ainsi.

Et il n'y avait pas là que des artistes curieux d'étudier les procédés de cet *irrégulier*, des disciples accourus pour saluer l'apothéose de leur chef des critiques d'art, le cahier de notes à la main, non... la masse du public était évidemment composée de flâneurs alléchés par les côtés les plus répréhensibles de cet *impressionnisme* dont ils riaient ou qu'ils condamnaient, tout en figurant, comme à leur insu, dans la scandaleuse ovation. Les femmes, nous le constatons à regret, étaient en grand nombre, se voilant la face pour ainsi dire, mais les doigts écartés, afin de mieux voir. Quand donc protestera-t-on contre les spectacles malsains et contre les mauvais livres, en s'abstenant d'ouvrir ceux-ci et d'assister à ceux-là ?

Et vous avez, mesdames, cette ravissante exposition de l'art au XVIII^e siècle, si bien faite pour vous ! Permettez-moi de vous y renvoyer. Le seul portrait de la marquise de Champcenetz par Greuze, le seul buste de madame de Pompadour par Lemoyne, mériteraient que l'on y retournât. Depuis que nous avons vu ces deux chefs-d'œuvre dans des genres différents, nous ne cessons d'envier M. de la Béraudière et M. de Greffulhe, leurs heureux possesseurs.

Grâce au ciel, Paris offre le remède à côté du mal ; tout se trouve chez lui : ce qu'il y a de plus noble et de plus réconfortant auprès de ce qu'il y a de plus vil et de plus dangereux. Nous conseillons à celles de nos lectrices qui ont abordé *Olympia*, le *Bar* ou le *Déjeuner sur l'herbe*, en supposant qu'une ou deux parmi elles, aient eu cette imprudence, d'aller au

plus vite laver leurs yeux offensés à des sources limpides. On se retrempe dans la nature et quelle interprétation de la nature est plus franche, plus élevée à la fois que celle de Jules Grenier, un paysagiste trop peu connu hors d'un cercle d'élite et dont l'œuvre vient d'être rassemblée par les soins pieux de son frère, Edouard Grenier, le poète.

Corot disait avec un orgueil naïf : « Après moi, c'est Grenier qui a fait les meilleures études de Rome; » — Gleyre proclamait ses ciels nuageux « les plus beaux qui existent. » Et quel sentiment profond dans ces souvenirs de la forêt de Fontainebleau et des Pyrénées, des environs de Paris et de la Franche-Comté, au crayon et à l'huile, au pastel et à l'aquarelle, œuvres poétiques et consciencieuses à la fois, où le style se trouve auprès de la vérité, la probité du dessin auprès de la recherche heureuse du ton le plus juste. Tous les grands peintres du temps ont rendu justice au mérite de Grenier; l'étendue de ses connaissances techniques l'avait fait nommer membre de la Commission de surveillance des tableaux du Louvre; il était admiré d'un cercle exquis d'émules et de connaisseurs; il ne lui manqua, pour atteindre la place plus large qu'il méritait d'occuper, que cette féconde pauvreté qui fait violence à la modestie et cette ambition qui montre à l'artiste un autre but que l'amour de la nature pour elle-même. Il ne brigua ni la gloire ni l'argent. « Les longs ouvrages lui faisaient peur; » a dit en parlant de lui Chenavard, le peintre d'histoire, « il entassait ses notes, ses impressions, comme d'autres ont écrit leurs pensées, des lettres, etc. »

Que les délicats, qui ont apprécié ces esprits d'une essence si fine, Joubert et Doudan, parce que les moindres fragments qui restent d'eux sont l'expression absolument neuve d'une façon personnelle de sentir, — que les admirateurs de ces rares qualités dont le nom est modestie, conscience et désintéressement, aillent, ne fût-ce que pour protester contre la réclame à outrance qui tient aujourd'hui le haut du pavé, saluer l'intéressante collection, presque inconnue du vulgaire jusqu'ici, qui va prendre bientôt le chemin de Besançon, étant léguée à cette ville.

Puisque nous parlons d'œuvres honnêtes et charmantes, c'est le cas d'indiquer à nos lectrices la nouvelle édition illustrée de *Mademoiselle de la Seiglière* qui vient de paraître à l'usage des jeunes filles. Déjà *Madeleine*, par le même auteur, était venue ajouter une perle à cette bibliothèque virginale qui se forme peu à peu, grâce aux soins éclairés de l'éditeur Hetzel. Il n'y a pas d'auteur qui, mieux que Jules Sandeau, mérite d'être lu par tous les âges. Quel délicieux roman ! Il ne vieillira jamais; il restera un modèle de style et de délicatesse dans les sentiments comme dans les pensées. En le relisant sous sa nouvelle parure, nous nous prenions à regretter que l'admirable comédie qui est sortie de ce roman soit menacée d'abandonner bientôt, fautes d'interprètes, l'affiche du Théâtre-Français.

Thiron, le dernier marquis de la Seiglière, va prendre sa retraite, et il n'a pas de successeur. Lui-même, malgré des qualités incontestables, était inférieur sous bien des rapports à Samson, mais enfin il nous don-

nait encore, faute de mieux, l'illusion d'un grand seigneur; et maintenant c'en est fait, la place de ces excellents comédiens qui étaient l'honneur de notre théâtre, Provost et Régnier, Geffroy et Bressant, reste vide; Coquelin à lui seul essaierait en vain de les faire oublier tous. Reste encore Delaunay, éternellement jeune, mais si jeune que certains rôles, qui ne ressemblent nullement à celui de *Fortunio*, lui sont interdits. Voyez-le, ce charmeur, dans *le Misanthrope*. Il n'y vaut rien. La note tendre ne lui manque pas, mais Alceste, s'il a des moments de tendresse, doit être surtout capable d'ironie, de dédain, de fierté, d'une colère sombre, implacable contre les hommes de son temps qu'il domine de toute la hauteur du caractère qui l'isole et le fait souffrir. M. Delaunay rend si peu tous ces traits énergiques et intéressants, que nous nous sommes bien promis, après une représentation où mademoiselle Marsy lui donnait la réplique, de lire dorénavant *le Misanthrope*, sans jamais chercher à le voir.

Pauvre Célimène ! Qu'elle est déchuée depuis le temps où madame Plessy lui prêtait le prestige de sa diction parfaite, de sa grâce majestueuse, de ce jeu d'éventail qui exprimait tout et n'impliquait rien de trop ! Madeleine Brohan ne l'égalait jamais, on le sait, malgré le charme de sa voix au timbre d'argent et les grandes traditions qu'elle tenait de famille. Mademoiselle Croizette n'était qu'une coquette moderne, mais souverainement belle et assez troublante pour que l'on comprit sans peine qu'Alceste ne s'apercevait point qu'elle manquât de distinction. Mademoiselle Marsy n'est rien qu'une jolie jeune fille, mal habillée d'étoffes blanches qui ne sont pas du grand siècle et ne conviennent guère au personnage, — une très bonne élève du Conservatoire d'ailleurs, qui connaît son métier et jouera couramment bien des rôles, pourvu que ce ne soit pas celui de Célimène. Célimène sans nuances et sans légèreté ! La critique, très favorable à mademoiselle Marsy, a vainement insisté sur ses beaux cheveux et sur sa jolie taille, pour nous faire passer là-dessus. Est-ce que la critique baisserait comme le Théâtre-Français lui-même, qu'elle en est réduite à parler surtout de la beauté des actrices, de l'esprit qu'elles ont à la ville, de leur hôtel et de leurs chevaux ?

Une plume acérée autant que brillante a déjà indiqué à quel abaissement littéraire nous conduisent les menus détails donnés par les chroniqueurs spéciaux qu'on appelle les *soiristes*. Nous nous joignons de grand cœur à son honnête indignation. Pour Dieu ! messieurs du feuilleton, ne nous parlez que de l'actrice, et laissez les Parisiens que la femme intéresse prendre ailleurs leurs informations. Cependant les nouveaux comédiens ne valent pas encore les nouvelles comédiennes, si incomplète que soit mademoiselle Marsy « aux cheveux fauves adorables », et quoi qu'on puisse avoir à objecter contre les débutantes de l'année : mademoiselle Muller, cette jolie poupée rose, encore empiétrée dans les lisières de l'école, où des maîtres, qu'il lui faudra peu à peu oublier, lui ont imposé une sorte de perfection automatique ; mademoiselle Brück, dont la voix suave et musicale n'est pas rompue en revanche à la prononciation classique, de sorte qu'elle babille le vers, comme elle causerait dans un salon ; mademoiselle Brindeau qui n'est belle et touchante que par les

(La suite à la page 32.)

N° 1. Manteau en ottoman.

Jupe plissée derrière, de trois plis tuyau d'orgue; elle est montée à un tour de taille sur lequel s'assujettit la pèlerine-visite très cintrée à la couture du dos. Les devants droits sont ornés de fourrure et de belles appliques en passementerie, mêmes appliques à la pèlerine; une autre plus volumineuse derrière, à la naissance des plis. Une menotte ornée d'une applique.



2257

N° 1. Manteau en ottoman.
Maison Cheuvreux-Aubertot, boulevard Poissonnière, 7.

N° 2 et 3. Coiffures de réception. (Ces deux coiffures ainsi que les deux parures dans le numéro du 12 janvier, sont faites avec l'aide du peigne-tuteur.)

N° 2. Coiffure pour jeune fille. Relever les cheveux des tempes, et derrière, former avec les mèches un petit tortillon, dans lequel on piquera le peigne-tuteur. Relever en bouffant les cheveux sur le sommet. Partager les cheveux en deux, diviser chaque partie en deux mèches, et faire avec une mèche de gauche et une de droite, un nœud souple qui sera retenu dans le peigne. Laisser la pointe des cheveux retomber en petites boucles dans la direction de l'oreille.



2258

N° 5. Peigne-tuteur.

N° 3. Pour faire cette coiffure, il faut avoir beaucoup de cheveux; à leur défaut, ajouter une paire de berthes de 70 centimètres. Le

tout sera soutenu avec le peigne-tuteur; des épingles et un petit peigne en écaille serviront d'ornement.

N° 4. Manteau de voyage en drap amazone myrte, garni de velours écossais myrte.

Façon ajustée au dos et vague devant, avec un plastron en velours écossais fermé de côté. Derrière, des plis montent la jupe; ces plis se mêlent à ceux de la manche, laquelle est fournie par le petit côté. Au bord une large bande en velours. Doublure en soie mais pareille aux rayures du velours.



N° 2. Coiffure de réception pour jeune fille.



2283

N° 7. Tablier à bavette pour lunch, de M^{lle} Vidal.

COIFFURES ET PEIGNE

M. VIGILE

52, rue Bassin-Rempart,
Paris.

N° 5. Peigne-tuteur (modèle déposé).

Il soutient les cheveux vrais ou postiches, évite l'emploi de beaucoup d'épingles, et facilite la coiffure aux personnes qui manquent de cheveux sur le sommet de la tête.



2284

N° 3. Coiffure de réception pour jeune femme.



2285

N° 4. Costume en crêpe et velours épinglé, de M^{me} Bréant.

d'une chemisette, en tulle-dentelle, froncée à l'encolure avec un tour de cou en velours, attaché de côté par un nœud-papillon.

Manche demi-longue chiffonnée de dentelle. Tablier en surah noir, corné d'une dentelle qui court en spirale sur les côtés et qui tombe en volant au bord inférieur, la bavette est arrondie sous la poitrine. Des nœuds en étroit ruban sont piqués à gauche dans le coquillé de dentelle.

N° 8. Costume de bal en crêpe et velours épinglé rosé pour jeune fille.



2277

N° 4. Manteau de voyage en drap amazone. Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

N° 6. Peigne-tuteur.

Avec postiche commençant la coiffure.

N° 7. Tablier à bavette pour servir le thé.

Le costume est en soie brochée gris pintade. Jupe en taffetas, un plissé en surah, au bas. Robe-princesse en soie brochée, les lés de derrière plissés de gros plis; ceux du devant sont fendus en crêpeaux; au bord inférieur, un plissé-éventail en surah. Le corsage est orné



2291

N° 6. Peigne-tuteur avec postiche.

telle sur le côté. Corsage à pointe; au décolleté, deux dentelles tombantes et un piqué de fleurs. A l'entourure, un jockey en dentelle.

traits et la physionomie; madame Pierson enfin, que nous allons bientôt voir dans *l'Étrangère*, où elle apportera, malgré tout le talent qu'un travail soutenu lui a fait acquérir d'année en année, la diction défectueuse qui nous choquait déjà sur les théâtres de genre où elle aurait dû rester.

Cette nouvelle couche de futures sociétaires n'a rien de commun avec l'illustre pléiade qui commence à mademoiselle Mars et à Rachel, pour finir à Sarah Bernhardt; l'art dramatique devra fatalement s'abaisser pour produire des rôles à leur taille, puisque aujourd'hui on est trop disposé à faire le rôle pour l'actrice au lieu d'exiger chez l'actrice les qualités du rôle; n'importe, nous le répétons, le côté féminin laisse encore moins à désirer que le groupe des hommes sur

notre première scène française. Hâtons-nous d'aller entendre Got, Coquelin et Delaunay (en évitant ce dernier dans *le Misanthrope*), car après eux, il faudra bien reconnaître que les meilleurs interprètes du vieux répertoire sont encore ceux de l'Odéon.

Dans ce temps-là, nous aurons peut-être aussi pris notre parti d'aller applaudir à Bruxelles les œuvres musicales destinées à marquer dans les annales contemporaines, les opéras tels que *Sigurd* voués à céder la place aux *Fandangos* et aux *Farandoles* pour s'en aller triompher dans l'exil. A moins toutefois qu'une heureuse révolution ne se produise dans le domaine de l'art qui remette les choses à leur place, comme nous en exprimons le désir dès les premières lignes de cette causerie à propos de Manet. T. B.

LE MARIAGE DE BLANCHE

(SUITE)

V

Blanche demeura pendant tout le jour sous l'influence d'une torpeur qui n'était pas le sommeil, mais qui la laissait immobile et brisée. La faculté même de souffrir était émoussée en elle, ou plutôt elle subissait, sans l'analyser, une sourde et envahissante douleur.

La pensée de son fils dominait seule ce trouble d'un esprit vacillant.

Il avait fallu qu'on montrât à Blanche le petit Marcel endormi, pour qu'elle pût goûter quelque calme au sein de ce demi-évanouissement qui la clouait sur sa couche.

La nuit était venue, remplissant d'ombres croissantes l'appartement de la malade. Elle avait refusé toute nourriture et renvoyé sa femme de chambre; près de son lit était le petit berceau qu'on y plaçait le soir. Marcel sommeillait doucement; un souffle régulier s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes; il souriait aux anges, tandis qu'à ses côtés, sa mère commençait son agonie morale... l'agonie de sa jeunesse et de son bonheur.

Nul bruit ne se faisait plus entendre dans la maison. Blanche se leva lentement, alluma une bougie et se dirigea vers la chambre de son mari.

Il avait promis qu'elle saurait tout ce soir; elle voulait le sommer de tenir sa promesse.

La porte qui communiquait avec le salon n'était pas fermée; madame Volkstein pénétra dans l'appartement du baron: il était désert, et l'on y remarquait un désordre inusité.

La blancheur mate d'une enveloppe se détachait sur le maroquin du bureau. La baronne la prit d'une main tremblante et y lut ce seul nom:

« Blanche. »

Là se trouvait sans doute l'explication retardée par faiblesse... ou par pitié.

La jeune femme revint dans sa chambre, toute frissonnante au milieu de ce silence et de cette solitude peuplée d'ombres fantastiques.

Les portes étaient closes, l'enfant dormait; elle était à l'abri de tout regard comme de toute curiosité importune.

Pourquoi donc hésitait-elle avant de rompre le cachet? Pourquoi ses yeux erraient-ils comme s'ils eussent interrogé le secret des murailles?

C'est que cette lettre — Blanche le pressentait, elle en était sûre — contenait la confirmation de son deshonneur.

Elle la lut enfin...

Des les premiers mots, elle s'arrêta, étouffant un cri d'angoisse, levant vers son fils un regard empreint d'une désolation immense... Puis elle reprit sa lecture et parcourut jusqu'à la dernière ligne les feuillets révélateurs.

« Blanche », disaient ces pages écrites avec une hâte fébrile, « je ne viens pas implorer mon pardon: jamais vous ne l'accorderez, quelque puisse être votre indulgence. Vous le savez déjà, je vous ai trompée, j'ai menti en vous épousant, je suis indigne de vous... Mais ce que vous ignorez encore, c'est la profondeur de l'abîme creusé sous vos pas.

« Blanche, je suis un misérable... Je ne possède rien, pas même le nom que vous portez, pas même l'honneur dont vous vous croyiez le droit d'être fière. Appartenant à une famille peu aisée, je n'eus pas le courage de la lutte et du travail. Je fis des faux... je voulus arriver à la fortune par des moyens coupables, mettant à profit dans ce but l'instruction que des sacrifices quotidiens m'avaient procurée.

« Lorsque je fus présenté à vos parents, j'étais un proscrit, un évadé fuyant une juste condamnation, et dont la chance au jeu formait l'unique ressource.

« Je ne vous raconterai pas les détails de cette honteuse histoire, la manière dont je me constituai un

état civil sous un nom qui n'était pas le mien, les moyens que j'employai pour pénétrer dans une société dont je volais l'estime. Quelque criminel que je sois devenu, la rougeur me monte au front à la pensée que vous lirez ces lignes.

» Le rôle que j'assumai dans le monde me sembla souvent difficile et indigne; devant vous seulement j'en compris toute l'ignominie. Ces hommes, dont je me sentais l'égal par l'éducation et par les idées, m'eussent repoussé impitoyablement, s'ils avaient connu mon origine... Je ne leur devais rien : entre eux et moi, c'était un duel à mort.

» Mais vous!... vous, Blanche, que j'avais entraînée dans ma chute et qui, pour payer mon odieuse tromperie, m'environnez de dévouement et de tendresse... Ah! sous votre regard, je me sentais trop lâche, et par vous seulement j'ai connu les remords.

» Aujourd'hui, le masque tombe, et il faut cesser de feindre; si ce n'était pour vous et pour Marcel, je respirerais plus librement en quittant une place dont, à chaque minute, je pouvais être chassé. Je crains qu'on ne me soupçonne, que des ennemis ne soient à la veille de découvrir la trame ourdie avec une habileté patiente... Votre ruine consomme la mienne, en m'enlevant tout moyen de défense... Dans quelques jours peut-être, le secret de votre déshonneur sera connu.

» Ceci, Blanche, ne doit pas être. Je vous ai dérobé votre affection, votre repos, votre bonheur; je veux au moins que votre dignité reste intacte devant le monde. Vous êtes presque pauvre; cependant, grâce à votre dot, vous ne connaîtrez pas les étreintes de la misère; je les réserve pour moi.

» Franz Volkstein disparaîtra, et devant la veuve, devant l'orphelin, les inimitiés, les malveillantes recherches s'arrêteront sans doute.

» Quand vous lirez cette lettre, j'aurai quitté Paris, et jamais plus vous n'entendrez parler de celui qui fut votre époux. Si je gardais l'espoir de recommencer une existence nouvelle, d'édifier une fortune, je vous dirais qu'à Marcel et à vous sera consacré mon labeur. Mais je suis broyé, vieilli avant l'âge, et un tombeau sans nom, dans quelque coin ignoré du monde, est l'unique ambition que je puisse concevoir.

» Quel juste châtement m'atteint à cette heure!... Car je vous aime, Blanche, pauvre femme, dont la vie fut par moi brisée. Vous vous détournez; je crois lire le mépris, la honte sur votre visage... Ah! méprisez-moi — je le mérite! — mais ne me haissez point... Gardez au malheureux qui s'humilie devant vous un peu de votre pitié.

» Mon fils!... Son image, comme la vôtre, hantera mes rêves et sera ma plus cruelle torture. Je viens de lui donner mon dernier baiser. Il dormait, calme et beau comme un ange; je me suis approché bien doucement, ma lèvre a touché sa joue... Je lui disais adieu pour toujours, et je n'ai pas osé le bénir!

» Et maintenant, s'il m'est permis de vous adresser une suprême prière, que Marcel ignore longtemps cette sinistre confidence; qu'il se croie orphelin... Lui, du moins, ne me maudira pas.

» Adieu, adieu, chers êtres trop aimés... Que ne puis-je effacer de vos mémoires mon nom et mon souvenir!

Blanche ne lisait plus. Adossée à son fauteuil, les

yeux fixes, l'âme déchirée, elle buvait goutte à goutte le calice tendu par l'homme auquel s'était donné son amour.

Elle ne faisait pas un mouvement; semblable à une somnambule, elle regardait sans voir, écrasée, anéantie, morte à tout sauf à sa douleur.

Combien de temps passa-t-elle ainsi? Elle ne le sut jamais. La rue devenait déserte et silencieuse; aucun bruit ne s'entendait au dehors.

Soudain, Blanche eut un tressaillement; la lettre avait glissé sur le tapis. Elle la prit et la plaça dans son corsage, puis elle se rapprocha de son fils.

L'enfant dormait toujours; la mère l'habilla chaudement sans interrompre ce sommeil profond du premier âge. Parfois elle collait ses lèvres sur le front blanc et moite, et ce contact lui communiquait la force d'achever sa tâche, quand elle se sentait défaillir.

Les vêtements de sortie de la jeune femme étaient restés sur une chaise; elle s'en couvrit, prit Marcel dans ses bras et se dirigea vers l'antichambre.

Où allait-elle? La malheureuse l'ignorait peut-être; dans ce naufrage de tout bonheur et de toute espérance, un seul sentiment, un instinct surnageait dans son âme : la hâte de fuir la maison qu'elle avait habitée avec lui.

Le gaz de l'escalier était éteint; le concierge ouvrit la porte sans reconnaître madame Volkstein.

Elle était dans la rue glacée, sous les tourbillons de neige qui l'enveloppaient comme d'un suaire. Elle frissonna et ramena un pan de son manteau fourré sur l'enfant endormi. A elle, qu'importaient dorénavant le froid et la souffrance physique?

Blanche marcha longtemps. Lorsque son énergie faiblissait, elle s'arrêtait une minute, serrant le petit Marcel contre sa poitrine, puis continuait à gravir son Calvaire.

On reposait dans la maison de deuil. Après les grandes crises, la nature reprend ses droits, et l'excès même de la fatigue et des larmes produit parfois une détente salutaire.

Le coup de sonnette qui retentit tout à coup amena dans l'antichambre les domestiques effarés.

On ouvrit la porte; une femme, dont les noirs vêtements disparaissaient sous un voile de neige, franchit le seuil, tendit un enfant aux premiers bras qui s'avancèrent pour le prendre, et s'affaissa évanouie.

« Madame la baronne!... »

La jeune femme qui, trois ans auparavant, quittait cette demeure, la couronne nuptiale au front et l'âme confiante, y rentrait en cette nuit funèbre, la tête courbée sous la honte et le désespoir dans le cœur.

VI

Les flots de la mer, soulevés par un vent de tempête, se frangent d'écume et se brisent avec fracas contre les roches dont le rivage est semé. Aussi loin que le regard s'étend, la plaine liquide paraît déserte; nulle voile ne se cargue, nul tourbillon de fumée ne monte à l'horizon. De gros nuages traversent rapidement le ciel, se reflétant dans l'onde; et parmi les symptômes d'une bourrasque prochaine, on peut compter ces

mille nuances changeantes que les vagues étalent tour à tour.

Sur la côte s'élève un village habité presque exclusivement par des pêcheurs. Une anse étroite sert de refuge à leurs barques; la nature semble l'avoir disposée pour cet usage, sans que le travail de l'homme ait eu à la seconder.

Un peu à l'écart du petit bourg, sur un monticule dominant la mer, se dresse un modeste chalet, une de ces villas que leur titre pompeux, plutôt que leur apparence, désigne au choix des baigneurs dans la belle saison. Mais Saint-Jean n'est pas une station à la mode; jamais un élégant ni une mondaine ne s'égarent sur cette plage ignorée, et les habitants du chalet y ont établi leur demeure permanente.

Ils ne sont que deux, la mère et le fils. Il y a bien des années, ils arrivèrent un soir dans cette petite maison qui semble être leur univers. On se souvient vaguement que le jeune homme était alors un *baby* tout rose, et que la mère avait une magnifique chevelure blonde excitant l'admiration des bonnes filles du pays.

Aujourd'hui, l'enfant est devenu un homme et les cheveux d'or ont blanchi; ils forment un cadre singulièrement doux à ce front qui garde toute la pureté de la jeunesse, mais ils paraîtraient une couronne anormale pour ce beau visage, si l'œil, dans sa profondeur humide, ne reflétait quelque secrète et inconsolable douleur.

On se souvient aussi qu'avec la veuve et le petit garçon arriva une femme âgée, comme eux vêtue de deuil. On la vit pendant cinq étés, assise le soir sur la grève, entre la jeune femme et le garçonnet qui l'appelait *bonne-maman*. Puis, un jour d'automne, elle s'en alla dormir dans l'humble cimetière du village, et, sur la croix protégeant sa tombe, on grava le nom de madame Réval.

Trois ans plus tard, sa fille et son petit-fils partirent, et l'on ne pensait plus à eux, lorsque six mois avant le moment dont nous parlons, le docteur Volkstein s'installa à Saint-Jean avec sa mère.

Or, ce très jeune médecin, qui venait de soutenir brillamment sa thèse dans une ville de province, n'était autre que le fils de Franz.

Blanche accomplit les plus héroïques sacrifices pour que Marcel pût embrasser cette carrière qui devait lui assurer l'indépendance, et les aptitudes spéciales du jeune homme furent rapidement développées. Reçu docteur, il revint avec madame Volkstein sur la plage qui leur avait été hospitalière, et forma sa rustique clientèle dans les villages d'alentour.

L'affection qui unit ces deux êtres est profonde, touchante. Les pêcheurs sont habitués à les voir se promener ensemble au bord de la mer, quand le flux ramène les barques abondamment chargées. La veuve s'appuie sur le bras de son fils; par la voix, par le geste, il lui témoigne une tendresse à la fois respectueuse et protectrice que les mères du bourg citent souvent en exemple à leurs enfants, et qui semble être un rayon de joie dans la vie de la pauvre femme.

Une fenêtre du chalet s'ouvre, et dans l'encadrement du rideau de mousseline, on aperçoit le blanc visage de madame Volkstein.

Son regard erre sur l'océan avec une persistance qui dénote une inquiétude croissante.

Soudain ce regard devient fixe, il ne quitte plus l'horizon; il suit un point invisible pour tout autre œil que l'œil d'une mère; et la pâleur qui s'accroît sur le visage de Blanche décèle une angoisse qu'elle ne peut plus maîtriser.

Pendant une heure, elle reste dans cette attitude, épiait une accalmie, mesurant du regard la distance franchie par ce frêle esquif qui, pour elle, porte un fardeau plus précieux que la fortune de César et que tous les trésors du monde.

La barque apparaît tantôt sur le sommet d'une vague, tantôt inclinée vers l'abîme. Elle lutte vaillamment, et comme la tempête ne se déchaîne pas encore, nul danger immédiat n'est à craindre. Mais le cœur maternel se serre à la vue de ce point perdu dans l'immensité. Qu'est l'homme, que sont ses faibles ressources lorsque, suspendu entre le ciel et l'eau, il se trouve en présence de l'infini?...

Au moment où l'ouragan éclate enfin, le bateau, dirigé par des mains vigoureuses et habiles, vient se ranger près de ceux qui ont cherché déjà le paisible abri du port.

Un pas rapide retentit sur les marches de l'escalier, la porte s'ouvre et la veuve vient tomber dans les bras de son fils.

« Marcel, pourquoi m'as-tu fait cette frayeur? Méchant enfant! Promets-moi que tu ne sortiras plus par un temps pareil.

— Je ne te causerai certainement pas un effroi que je pourrai t'épargner, bonne mère; mais je t'assure que tu t'es alarmée en vain. Il n'y avait pas l'ombre d'un péril à courir, et l'océan est si beau lorsque bouillonnent ses colères, que mon cœur de marin bondit toujours à cette vue.

Il avait redressé sa taille plus svelte que haute, et jetait un coup d'œil de regret sur l'élément dont il venait de braver les fureurs.

Aux traits par lesquels il ressemblait à sa mère, se mêlait le reflet indéfinissable d'un type étranger. Il était mince et nerveux, plutôt agile que fort; sans la fine moustache blonde qui ombrageait ses lèvres, on l'eût pris pour un adolescent. Mais lorsque son œil bleu lançait un éclair d'indignation ou d'enthousiasme, une expression plus virile passait sur sa physionomie, et la veuve tressaillait comme si elle eût entrevu quelque lointaine vision.

Elle mit la main sur l'épaule du jeune homme, et le regardant avec tendresse :

« Oui, je sais... Tu me fis, tout enfant, le sacrifice de tes goûts... des goûts que j'avais inconsciemment inspirés peut-être par le choix de notre résidence. Tu compris que je ne pourrais pas te voir partir, que je mourrais d'inquiétude. Que Dieu te bénisse, Marcel, pour ta filiale abnégation!

— Ce mot est beaucoup trop élogieux pour un si mince sacrifice, maman. Je fus tenté, il est vrai, d'entrer à l'école navale, mais il eût fallu, de ma part, un monstrueux égoïsme pour persévérer dans ce dessein, et aujourd'hui, je trouve la vie si douce entre toi et mes livres, que je ne songe plus à un désir passager... sauf dans les rares moments où madame la Mer exerce sur moi sa séduction irrésistible.

— Et tu cédas ce matin à cette séduction sans me prévenir par un mot d'adieu ?

— Tu dormais quand les pêcheurs mirent à la voile, chère mère, je ne pouvais vraiment pas te réveiller pour t'annoncer ma promenade qui, s'il faut te l'avouer, avait un but sérieux. Rouvert, le vieux pilote de Croissac, a fait une chute grave, et le chemin par eau m'est le plus court pour aller à lui. Une autre fois, sois moins craintive et confie-toi en la prudence de ton fils. »

Un coup léger frappé à la porte précéda la plus charmante apparition qui se puisse rêver.

« Mademoiselle Lucile ! » fit Marcel en s'inclinant.

La petite fée aux yeux noirs et aux boucles brunes s'approcha vivement de madame Volkstein.

« Je vous croyais seule encore, dit-elle, avec une grâce un peu timide, et venais vous offrir les pauvres ressources d'une société qui devient tout à fait inutile.

— Chère enfant, vous êtes toujours la bienvenue chez moi.

— Permettez-moi de vous faire observer, mademoiselle, que ma société ne saurait en aucun cas remplacer la vôtre pour ma mère. J'ai déjà remarqué que cette chère mère est plus gaie lorsqu'elle vous a vue. »

La jeune fille sourit doucement :

« Mon oncle et ma tante sont absents pour deux heures, et ils m'ont permis de passer ce temps auprès de madame Volkstein. Si je vous dérange, madame, il faut me renvoyer sans cérémonie.

— Enfant ! N'avez-vous pas entendu les paroles de mon fils ? Votre présence est un rayon de soleil dans notre solitude.

— Vous me rappelez pauvre maman ; elle aussi me nommait son rayon de soleil. »

Marcel avait passé dans le cabinet de travail où s'écoulaient presque toutes les heures qu'il ne donnait pas à ses malades. Les deux femmes, leur ouvrage à la main, causaient auprès de la fenêtre que la violence du vent les avait contraintes de fermer.

« Vous connûtes beaucoup ma mère, poursuivait la jeune fille ; parlez-moi d'elle, je vous en supplie.

— Vous lui ressemblez, Lucile ; en regardant vos traits, je crois revoir son sympathique visage. Elle était bonne aussi, et si vous avez eu l'irréparable malheur de la perdre, au moins vous reste-t-il la consolation de vénérer d'une manière absolue son souvenir.

— Elle m'aimait tant !... »

Blanche attira vers elle l'orpheline dont une larme mouillait la paupière — perle précieuse tombée d'un cœur fidèle.

« Tous ceux qui sauront vous apprécier vous aimeront, ma chérie. La tendresse qui vous fut ravie ne se remplace pas, hélas !... mais je crois fermement que la protection maternelle survit à la tombe. Dieu ne peut pas enlever tout à fait une mère à son enfant.

— Oui, vous avez raison... Et voyez comme ici-même s'exerce cette chère influence : c'est sa mémoire bénie qui incline vers moi votre cœur. »

Après un court silence, Lucile reprit :

« Vous ne me parlez jamais de mon père, madame.

— Je le connus peu ; Lucile n'était mariée que depuis quelques mois quand je quittai Paris.

— Après la mort de M. Volkstein ?

— Après la mort de mon père et la double catastrophe qui nous ruina et me rendit veuve.

— J'étais si jeune quand je perdis maman, que je me souviens à peine de lui avoir entendu prononcer votre nom. Quel heureux hasard, ou plutôt quel plan de la Providence nous réunit d'une manière si imprévue !

— Vous passerez tout l'été à Saint-Jean, Lucile ?

— Nous partirons dans un mois — une ombre de tristesse se répandit sur le joli visage tourné vers Blanche — mais ce pays tranquille plaît si bien à ma tante, que je la déciderai peut-être à revenir l'an prochain.

— Vous ne vous ennuyez pas ici ?

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro)

HOMONYME

Guillot prend son hautbois et souffle l'air dans l'.... ;
Il roule de gros yeux, se campe sur la....,
A coups de tête bat cent mesures à faux,
Puis brandit l'instrument comme un faucheur sa faux.

PROVERBE

Ne pas chercher de corrélation entre le sens des vers et le proverbe. Les différents mots composant celui-ci se trouvent disséminés dans la poésie, chacun à son rang.

EXEMPLE :

Il était une fois dans un pays lointain
Un roi laborieux qui se levait matin.
Des gommeux d'aujourd'hui ce n'est pas la coutume.
De la fainéantise ils portent le costume.
(Une fois n'est pas coutume.)

Explication de la Charade contenue dans le numéro du 19 janvier : *Souris*.

Explication de l'Homonyme : *Anvers et envers*.

PROVERBE

Modeste est mon manoir mais de bonne apparence ;
Aussi la renommée en va-t-elle assez loin.
La terre y vaut son prix ; le parc en est immense :
On y coupe du bois ; on y fauche du foin.
Mieux que mur de moëllons d'une étroite ceinture
Un limpide ruisseau l'entoure et le défend.
Mieux que grille dorée, un réseau de ramure
Y montre à tous les yeux un fronton triomphant.

CHARADE

Je crains de mon premier
Un coup de mon dernier ;
Mais il faut que je sois malade
Pour accueillir une rasade
Du jus de mon entier.

Mot Triangulaire :

T H I E R S
H A L T E
I L L E
E T E
R E
S

COIFFURES EN DENTELLE
pour dame âgée,
de
M^{me} BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier.



2279

Coiffure pour dame âgée.

Coiffure pour dame âgée. — Fond de dentelle taillé en fichu et entouré de dentelle. Les pointes tombent derrière et sont serrées à la nuque. Devant, des plis ramassés sous un pouf d'oreilles d'ours.

Coiffure de théâtre, pour dame âgée. — Fichu de dentelle, plissé et formant spirale sur les côtés. Les plis sont retenus sur le sommet de la tête et un peu de côté, par un pouf et plumes mais avec aigrette assortie.



2280

Coiffure de théâtre pour dame âgée.

Explication du patron découpé.

- 1, Dos. — 2, Petit côté. — 3, Devant. — 4, Plastron froncé. — 5, Col. — 6, Manche. — 7, Traverse du relevé.

Ce modèle emploie 4 mètres d'étoffe en 1 mètre 20 de largeur ou 8 mètres en 60 centimètres. Les coches du patron découpé répondent aux lettres de raccord du détail.

Réunir les différentes parties du patron en suivant la disposition du détail tracé. Former les plis creux du dos et du petit côté, plis qui se fixent à l'envers. Faire, au devant, la pince du dessous du bras, puis celles de poitrine. A partir du décol-

